L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS. JEUDI MATIN. 20 AVRIL 1893. 66me Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres

Dufour & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 20 AVRIL 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc. qui se soldent au prix fixé de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Macon, Denis & Kernaghan, à la Bourse des Encanteurs, grande vente d'actions.

Par Stephen J. Derbès, au No 302 rue N. Peydras, le contenu d'une grocerie

Le suffrage universel en Belgique.

Tous nos lecteurs, sans exception—nous aimons à le croire—ont lu avec la plus vive satisfaction les nouvelles qui nous sont arrivées, l'avant-dernière nuit, de Belgique, et qui nous annoncaient l'adoption par la Chambre des Représentants de ce petit, mais héroïque peuple, du suffrage universel, que les masses populaires réclamaient vainement, depuis plusieurs années. On sait l'effrayante effervescence qui y régnait, depuis plus d'une année, dans les campagnes aussi bien que dans les villes, et dont les femmes d'ouvriers, en y prenant une part active, redoublaient l'ardeur et le danger.

Il y a un fait étrange à constater, en ce qui concerne le Royaume de Belgique. C'est un de ceux dont, en Europe, la création est la plus récente, puisqu'il est tout entier le produit de la révolution de 1830 et de l'intervention victorieuse des armées françaises, et nous devons, en passant, lui rendre une grande justice : il n'a pas suivi l'exemple de certains peuples, pour qui la gratitude est un fardeau insupportable ; la reconnaissance ne lui a pas été lourde à porter, et il n'a pas tourné le dos à ses bienfaiteurs. Le fait est assez rare, assez honorable pour les Belges, pour qu'on s'empresse de les féliciter.

Mais comment un Etat de date si récente, et qui était le produit d'un mouvement populaire, s'est-il trouvé bientôt au dos plus arriéré de l'Europe ? Comment a-t-il été si longtemps privé de l'institution du suffrage universel dont jouissent, maintenant, à peu près tous les peuples de l'Europe ? C'est qu'il avait été formé à une époque de transition, alors que les nations les plus libérales en étaient encore au régime du suffrage restreint. La Constitution Belge ne pouvait guère aller plus que la Charte qui gouvernait la France et qui datait elle-même de la veille. Les prétentions du corps électoral étaient, si peu élevées, en 1848, que les fauteurs de la révolution de Février, ne visaient pas tout d'abord au suffrage universel. C'est au nom de la Réforme, de l'abaissement du cens, de l'adjonction des capacités qu'a eu lieu le mouvement populaire qui a renversé le trône de Louis Philippe. Il a fallu la proclamation de la République, pour que tous les citoyens français pussent prendre part, directement ou indirectement, au maniement des affaires publiques.

Or, la Belgique était alors gouvernée par un roi sans prétention comme sans ambition, essentiellement libéral, prodigieusement populaire ; un roi bon enfant, qui disait nettement et hautement aux mécontents : "Je ne me sais pas imposé à vous ; c'est vous qui m'avez appelé. Vous en voulez plus de moi ? Je suis tout prêt à m'en aller. Je ne vous demande que vingt-quatre heures pour boucler mes malles et vous débarrasser de ma personne."

Avec un tyran de cette espèce, il n'y avait pas moyen de se fâcher, de faire une révolution. Les Belges n'ont donc ni pu, ni su, ni voulu profiter de celle qui venait d'avoir lieu chez leurs voisins, et les choses sont restées depuis à peu près dans le même état qu'en 1831.

Cependant avec le temps, les populations étaient arrivées à comprendre qu'elles étaient privées d'un droit qui leur appartenait.

La Bourgeoisie seule régnait et gouvernait. Le peuple n'avait jamais droit au chapitre. La classe ouvrière si énergique, si nombreuse en Belgique, voyait s'opérer, dans les autres Etats, des réformes bienfaisantes dont elle était frustrée ; elle continuait à souffrir, sans avoir en main les moyens de faire redresser les abus dont elle était ou se croyait victime. De là, ces réclamations si vives, si constantes en faveur du suffrage universel sous lequel elle pouvait trouver une réparation aux torts des patrons ou de la bourgeoisie à son égard, et un allégement à ses maux, à sa misère.

Ici, nous devons le dire bien haut, elle trouvait dans la masse des populations un chaleureux appui. La cause qu'elle défendait était devenue une cause populaire ; c'était réellement la nation qui se soulevait, qui réclamait. Or, le peuple belge ne badine pas en pareille circonstance. Il y a dans son histoire des antécédents terribles ; nulle race n'a poussé si loin le patriotisme et l'héroïsme dans la résistance à l'oppression.

Il y a deux jours encore, un soulèvement était imminent, presque inévitable. Si la Chambre s'en était tenue au suffrage restreint, il y aurait eu une révolte, une tentative au moins de révolution dont les conséquences seraient été terribles, à l'intérieur. Qui sait même si la paix de l'Europe n'en eut pas été troublée ?

On ne peut donc que féliciter la Chambre des Représentants d'avoir cédé au vœu populaire. Il en résultera probablement un grand apaisement dans les esprits, et ce petit peuple si courageux, si travailleur, si sympathique à tous, pourra poursuivre paisiblement, pendant une assez longue période d'années encore, en course dans l'arène industrielle où il tient depuis si longtemps le premier rang.

Brossage a la mode.—Le CHOCOLAT MENIER est le brossage à la mode. En avez vous jamais fait l'essai ? Envoyez carte postale pour échantillons et renseignements. "MENIER, New-York."

Les Rhumatismes et les Catarrhes, causés par un sang pauvre et corrompu, sont guéris par la Salsepareille d'Ayer.

Qui sait tout souffrir peut tout oser. VAUVENARGUES.

Les Pilules d'Ayer

Sont mieux connues et plus généralement employées que n'importe quel autre cathartique. Recouvertes de sucre, purement végétales et exemptes de mercure ou d'aucune autre drogue nuisible, elles sont la médecine idéale de la famille. Quoique promptes et énergiques dans leur action, l'usage de ces pilules est accompagné seulement des meilleurs résultats. L'effet en est de fortifier et de régler les fonctions organiques, étant spécialement salutaire dans les divers dérangements de l'estomac, du foie et des intestins.

Les Pilules d'Ayer

sont recommandées par tous les principaux médecins et droguistes, comme le remède le plus prompt et le plus efficace contre la bile, les nausées, la constipation, l'indigestion, l'inertie du foie, la jaunisse, l'assoupissement, la douleur dans le côté et le mal de tête ; aussi, pour soulager les rhumes, les fièvres, la névralgie et le rhumatisme. Elles sont prises avec grand profit contre les frissons et les maladies particulières du Sud. Pour les voyageurs, soit par terre ou par mer,

Les Pilules d'Ayer

sont les meilleures, et on ne devrait jamais oublier d'en avoir une provision dans ses bagages. Pour qu'elles conservent leur intégrité médicinale dans tous les climats, elles sont mises en flacons aussi bien qu'en boîtes.

"J'ai fait usage des Pilules d'Ayer dans ma famille pendant plusieurs années et les ai toujours trouvées être un doux et excellent purgatif, ayant un bon effet sur le foie. Ce sont les meilleures pilules en usage."—Frank Spillman, Sulphur, Ky.

Les Pilules d'Ayer,

Préparées par le Dr J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendues partout par les Droguistes

Chaque Dose est Efficace.

LOUISIANE.

La Louisiane Planter and Sugar Manufacturer, Nouvelle-Orléans, du 15 avril :

(Suite.)

—LETTRE DE LA PAROISSE ST-MARIE :

Nous avons été privés de pluie, depuis si longtemps, que le sol est trop dur pour se prêter aux travaux des champs. Cependant la saison est assez avancée et le planteur ne peut guères attendre plus longtemps.

Chez M. Jos Birg, habitation Katie, il a fait des réparations générales aux cabanes, aux étables, aux greniers à foin, aux hangars.

Le jury de police de la paroisse a voté $250 pour améliorer le drainage de Patout Coulée une des sœurs qui traversent la région de Cypremort. Il en a voté autant pour le drainage du Bayou Yokely, mais les travaux ne peuvent s'exécuter qu'avec l'aide des particuliers. Le Bayou Yokely est une des principales branches du Bayou Chouapique.

Presque toutes nos récoltes sont en bon état et promettent bien ; mais elles sont distancées par celles du Bayou Salé.

Rien n'est encore décidé sur la question d'une usine centrale à Centreville. Les promoteurs de l'idée travaillent toujours à se mettre à exécution, et il est à espérer que la somme requise sera bientôt complètement souscrite.

Pour le moment, on fait peu de travaux sur les habitations. Quant à l'état de la canne dans notre paroisse, il s'est beaucoup amélioré depuis au quinzaine de jours. Si nous avons plus de bras à notre disposition, si nous avions une plus nombreuse immigration, nous aurions de bien plus abondantes récoltes.

—LETTRE DE LA PAROISSE CALCASIEU :

Ici, nous sommes en plein ensemencement du riz. Les plaines, que nous avons eues, récemment, n'ont guères interrompu les travaux, attendu que le sol était tellement sec, que l'eau a été bien vite absorbée.

La terre est tellement sèche, dans certaines localités, qu'il est difficile d'y faire passer la charrue. Ailleurs, elle est tellement humide, qu'il est impossible de rien semer.

Nous ne saurions trop recommander aux planteurs, de ne pas trop se presser pour la récolte de leur riz, et d'attendre qu'il soit bien arrivé à maturité, pour éviter qu'il ne glisse trop d'épis verts dans le grain, trop d'écailes vertes dans les sacs. Les acheteurs à la Nouvelle-Orléans en profitent pour dire que le riz est d'une qualité inférieure, afin d'en faire baisser le prix.

A mesure que l'on acquiert plus d'expérience dans la culture du riz, on va plus attentivement au but, et l'on n'a plus à craindre d'être exploité par les spéculateurs.

L'énorme quantité de riz brut qui a été expédié à New York, la saison dernière, d'ici et d'autres paroisses, a produit des résultats instructifs.

Les spéculateurs déclarent que leur produit leur a rapporté, là-bas, plus qu'ils n'en avaient tiré à la Nouvelle-Orléans. Il y a là de quoi faire ouvrir les yeux aux planteurs. S'il en est ainsi, on peut prédire que le riz de la Louisiane va prendre en masse le chemin de New York. Les propriétaires de moulins de la Nouvelle-Orléans seront forcés de baisser leurs prix ou de fermer leurs établissements.

Au reste, avec huit moulins—c'est le nombre que nous aurons en automne, nous pourrons nous rendre indépendants, la baisse du riz ne nous effraie pas.

—LETTRE DE LA PAROISSE TERREBONNE :

Jusqu'à date, le mois d'avril a été très favorable à la poussée des récoltes.

Les vents chauds de midi et les rayons du soleil y ont beaucoup contribué ; ils ont réchauffé le sol ; les germes ont percé le sol, malgré la sécheresse, et nos champs commencent à verdir.

A Southdown, propriété de M. H. Minor, on fait, en ce moment, de grandes améliorations.

Sur Argyle, à Mme Bonvillain, on a refait le double effet de 50,000 gallons et on l'a mis en place. Il y a 400 scies de plant, 375 de souches de 1ère année. On roulera probablement 700 acres à la sucrerie.

Le Meschacébé, Bonnet-Carré P. O., paroisse St-Jean-Baptiste, du 15 avril :

Mercredi matin, vers 3 heures, Mme Joe Aarons, femme du marchand dont le magasin est située sur la propriété de Julien Zinggold, s'étant levée pour donner à boire à un enfant malade, s'aperçut d'une lueur qui pénétrait par le bas de la porte et, ouvrant cette porte, elle vit que le magasin était en feu. Aussitôt elle donna l'alarme, on sonna la cloche et du monde étant accouru on réussit à éteindre le feu. A l'endroit où l'incendie avait pris naissance, entre la citerne et la maison, on trouva suspendu au cou qui contenait de l'huile, des allumettes et du foin, ce qui indique clairement l'œuvre d'un incendiaire.

On raconte que les deux jours précédents, M. Aarons avait fait venir chez lui le juge de paix pour procéder contre certains individus qui lui devaient. Certains ont payé, d'autres ont refusé. Nous ne savons si des menaces ont été proférées, mais la supposition est que la tentative dont nous venons de parler est le résultat d'une vengeance.

—L'*Interin* de St-Jacques nous apprend que "la belle et élégante propriété située près de l'Eglise St-Michel et appartenant à l'honorable juge F. P. Poché, a été vendue à l'aimable à M. A. Manuel pour la somme de $3,600." M. Manuel est un excellent citoyen que perd St Jean-Baptiste et c'est avec regret que ses nombreux amis le voient s'éloigner.

—Mardi matin, sur la rive droite, est décédée Mlle Lise Schexnaydre, à l'âge de 79 ans.

L'INOUBLIEE.

I

Leur mariage avait été retardé jusqu'à l'automne. Marie-Thérèse, bien loin de se guérir de la toux qui l'avait prise l'autre hiver, était devenue, au contraire, plus souffrante et le médecin conseilla à son père de l'emmener dans le Midi. Le comte de Berne, dont la femme était morte poitrinaire après trois ans de mariage, la conduisit aussitôt à Cannes.

Les premiers jours, une légère amélioration, due sans doute au changement d'air, se produisit dans l'état de la jeune fille ; mais bientôt l'oppression reprit, plus persistante ; une lassitude l'envahissait au moindre effort et une course de quelques pas l'exténuait de fatigue. Ses joues maintenant se creusaient, et ses grands yeux, devenus brillants et d'un noir plus intense, semblaient s'être encore agrandis. On ne voyait plus qu'eux dans la pâleur de son pauvre visage amaigri.

Paul avait suivi sa fiancée. Il venait la voir chaque jour et l'accompagnait partout, essayant, mais en vain, de dissimuler l'angoisse qui le poignait en découvrant chaque fois en elle quelque nouveau symptôme du mal terrible qui n'a point de remède. Et l'enfant qu'il avait adorée, si rieuse et si douce, dans la joie épanouie de ses dix-huit ans, dans son insouciante joie de vivre, il se prenait à l'aimer davantage encore, il se sentait tout imprégné de tendresse, en la voyant si courageuse et si résignée.

Souvent, en effet, elle semblait avoir conscience de son état.

Une fois que son père voulait l'empêcher de sortir par crainte de l'orage :

—Bah ! dit-elle en riant, il faut bien que je jouisse de mon reste !

Puis, voyant que le visage de son père s'attristait :

—Va ! papa, ne te désole pas, s'écria-t-elle en lui sautant au cou, je ne veux pas partir : vous m'aimez trop tous les deux !

Mais, malgré ces affectations de gaieté, elle avait de fréquentes accès de mélancolie, se faisant plus douce encore, plus aimante.

Un jour, ils étaient allés s'asseoir, au crépuscule, au peu au-dessus de la Croisette, presque en face du château de Sainte Marguerite. La grande route poudreuse était couverte de promeneurs s'en revenant à petits pas vers la ville, dans la longue flânerie des soirs d'été. Les toilettes claires des femmes, dont les ombrelles ouvertes semblaient de larges fleurs rouges et blanches, jetaient çà et là des notes vives au milieu des groupes sombres, à chaque instant dépassés par les victorias et les paniers qui roulaient à toute vitesse, en soulevant une poussière fine et blanche comme une vapeur.

Au loin, la mer étendait sa grande coulée lumineuse et polie, d'un éclat métallique éblouissant. Les tartanes et les goélettes, dont on ne voyait que les voiles gonflées, glissaient lentement à l'horizon. Le soleil, à ce moment du couchant, donnait aux flots une coloration extraordinaire, faite de vert, de gris tendre, de rose vif ; puis, lorsqu'il eut disparu, une houle légère s'élève, sur quels la surface luisante, et on eût dit alors qu'un immense filet aux mailles d'argent venait de tomber sur la mer.

Le calme se faisait. L'air fleurait de vagues parfums de roses et d'orangers qui pénétraient jusque dans l'âme. Marie-Thérèse, le menton dans la main, les prunelles vagues, perdues dans le lointain du rêve, restait immobile, comme engourdie dans cette tiédeur embaumée.

Rompant soudainement le silence, et, comme une conclusion à ses pensées :

—Si c'était vrai pourtant, fit-elle d'une voix lente, si les âmes pouvaient revenir visiter ceux qu'elles ont aimé !.... J'ai la cela je ne sais où : des amis qui s'étaient faits cette promesse... Je reviendrai vous voir, Paul.....

—Marie-Thérèse ! dit-il sur un ton de reproche, voilà encore de vos vilaines idées noires !....

—Ah ! ce n'est pas cela qui fait mourir, mon pauvre ami !

—Heureusement ! s'exclama-t-il avec une gaîté forcée.

Elle hausse doucement les épaules, comme pour dire qu'elle savait à quoi s'en tenir à ce sujet ; et, prenant son bras, ils rentrèrent silencieusement dans la ville.

Ce fut sa dernière sortie.

Elle mourut quand l'automne commençait à peine à jaunir.

II

Mais tandis que le comte de Berne retournait à Paris, Paul ne voulut pas quitter le pays qu'elle avait habité pendant ses derniers jours, ni surtout la petite tombe couchée sur le penchant de la colline, celle où le caprice du sculpteur avait fait éclore dans la blancheur du marbre toute nue jonchée de roses pâles, dont les corolles s'ouvraient à peine.

Il devint alors en proie à une étrange obsession. Elle lui avait dit : "Je reviendrai vous voir, Paul !" Et cette voix, cette phrase unique lui martelait le cerveau, elle le hantait incessamment.

Oui, elle reviendrait puisqu'elle l'avait promis, la bien-aimée, elle reviendrait pour le consoler, pour lui donner un dernier baiser qui calmât la brûlure de cette nuit qu'il avait pris sur ses lèvres rigides déjà si froides !

Il attendait toujours, et bientôt il sut,—sans la voir,—qu'elle était près de lui. Elle se trouvait constamment à son côté. Ainsi, lorsqu'il lisait, la tête inclinée sur son livre, il sentait très bien la caresse de son visage penché sur son épaule ; il se retournait alors, très vite, pour la surprendre, mais elle avait déjà disparu.

Paul ne voyait plus personne ; recherchant les endroits solitaires où il se sentait plus ensemble avec elle, il restait des journées entières enfermé chez lui, toutes ses persiennes closes, en proie à une indéfinissable angoisse, à un malaise impossible à rendre. Il ne dormait plus que quelques heures, d'un sommeil fiévreux, entrecoupé de brusques réveils, où il se retrouvait oppressé, les nerfs vibrants, toute la chair tressaillante. Très souvent, il essayait de la surprendre, et se montait pour cela très habile : il se mettait devant une glace, et lorsqu'il la sentait derrière lui, sans remuer la tête, il levait seulement les paupières. Mais cet instant si bref lui suffisait pour disparaître.

Lassé enfin par tant d'efforts, il renonça à ces inutiles essais ; immobile, il lui parlait tout bas, d'une voix caressante, la suppliant :

—Marie-Thé, ma chérie, vous voyez que je ne vous oublie pas.....vous voyez combien je vous aime.....je vous en prie,...laissez moi vous voir un instant, un seul petit instant.....Marie-Thé, je vous en supplie !

Il restait les mains sur les yeux, se serrant très fort les tempes ; et, alors, du fond de son cerveau, il l'entendait lui répondre :

"Elle aurait bien voulu pouvoir se rendre à sa prière ; c'était impossible ; mais elle demeurerait toujours près de lui, ne le quitterait pas, et elle était heureuse, bien heureuse de voir qu'il se souvenait toujours d'elle !"

Ils causaient longtemps ainsi, et quelquefois, détournant la tête, il lui tendait la main, lui demandant en grâce de la serrer ; car c'était à l'inexpugnable torture, que de la savoir, à chaque instant tout près, que de se sentir frôler, effleurer par elle, sans pouvoir la toucher, sans pouvoir l'étreindre. Cela lui causait une angoisse à le faire crier de douleur. Mais elle refusait toujours.

III

Une nuit, il s'éveilla brusquement dans un violent sursaut de terreur ; et tandis qu'il haletait, les paupières encore fermées, il se souvint. Elle était venue ver lui, et lui avait dit que Dieu n'était enfin laissé toucher, et qu'il lui avait permis de sortir de sa tombe pour rester un moment avec lui. Il ouvrit les yeux : dans l'ombre rendue douteuse par la clarté filtrant à travers les persiennes mi-closes, il vit une forme blanche, qui, de la main, lui faisait signe.

Il se leva aussitôt, pousse les volets, enjambe la fenêtre basse, sans souci du rôdeur grimpant qui le dévisagea, et la suivit. Le ciel était immense, très-clair, sans étoiles ; seul, des lambeaux de nuages, blancs comme de la ouate, flottaient doucement dans l'air, cachant par intervalles la lune solitaire. Partout, un silence absolu, sans un cri d'oiseau, sans un bruissement dans le feuillage.

Elle allait devant lui, très vite, sans remuer les pieds, de cette marche qu'on stéatoire on nomme la marche divine. Il voulut courir pour la joindre, elle courut plus vite, plus vite, et davantage encore. Il s'élance, efforé, lui criant d'attendre ; mais elle n'entendait pas, et il continua sa course, éperdu, roulant dans les fossés, se débitant aux buissons, mais se relevant, sanglant, et allant toujours les bras tendus, en poussant des cris rauques de désespoir et de supplication.....

.....Le lendemain, on le trouva raidi, enserrant dans ses bras crispés une petite tombe couchée sur le versant de la colline, celle où le caprice du sculpteur avait fait éclore, dans la blancheur du marbre, toute une jonchée de roses pâles dont les corolles s'ouvraient à peine....

PIERRE DE GAULIE

L'Angleterre et l'Egypte.

Décidément—dit le *Temps* du 3 avril—le cabinet libéral ou coint de ses membres qui semble le maître incontesté de sa politique extérieure, entend-il rouvrir la question égyptienne—en d'autres termes, préparer, sur les bords du Nil, l'avènement d'un régime qui ne respecte même plus les apparences et qui traite, comme autant de paroles creuses, les promesses solennelles de tant de gouvernements successifs ? On le pourrait croire à un ensemble de symptômes assez significatifs surtout par leur concordance.

En même temps que paraissait le rapport annuel de lord Cromer sur les progrès matériels et moraux de l'Egypte sous la tutelle anglaise, lord Rosebery faisait distribuer au Parlement une dépêche qu'il a adressée à son agent au Caire, le 16 février dernier, et qui est, à la fois, l'enregistrement officiel des résultats de la crise et tout un programme d'action future. Le chef actuel du Foreign office est homme, assurément, à prévoir et à mesurer l'effet de ses déclarations, et on peut croire que, quand il fait miroiter, dans un avenir plus ou moins proche, aux yeux du khédive et de l'Europe, la nécessité d'arrangements nouveaux en Egypte, il ne parle pas à la légère, mais qu'il se propose un but défini et actuel.

Si l'on rapproche cette démarche de certains faits simultanés, elle prend une portée toute nouvelle. D'une part, on lance dans le public l'idée mal mûrie d'une réforme des tribunaux mixtes et l'on fait, en même temps, entendre que tous les éléments d'un conflit entre Riaz-Pacha, à propos du contrôle de la police indigène, et avec le khédive, à l'occasion du retour de Rouhier-Bey, sont là. D'autre part, la Presse anglaise—des organes libéraux comme le *Daily Chronicle* ou le *Daily News*, et des organes unionistes comme le *Times* et le *Standard*—parlent en guerre, comme sur un mot d'ordre.

Evidemment, le moment paraît bien choisi pour atteindre au but qu'on prend à peine le soin de masquer et qu'un homme d'Etat conservateur—sir Edith Ashmead-Bartlett—révélait, naguère, dans les termes suivants : "Notre vraie politique est de rester tranquillement en Egypte, entretenant de bons rapports avec la Porte et continuant à améliorer l'administration et la prospérité matérielle du peuple égyptien. Quand l'occasion se présentera, quand quelque grand cataclysme européen se produira, ou quand l'empire ottoman se désoudra, il sera facile et juste pour l'Angleterre de changer l'occupation en possession."

On sait d'ailleurs, et mieux encore, ce qu'il en coûte d'autant plus maître de la situation, que l'on juge la France absorbée par d'autres préoccupations, et que l'on juge qu'une sorte d'indifférence s'impose à notre département des affaires étrangères à l'égard de ce qui se passe en Egypte. Mais il est à croire que l'on ne tient pas, tout à fait, compte, à Londres, d'une donnée, pourtant essentielle, du problème. C'est de l'esprit public en Egypte que nous voulons parler. Jamais ce ne fut précisément une quantité négligeable, comme le démontrent, simplement, et il y a trois jusqu'à ans, les événements qui amènent à la révolte d'Arabi. Aujourd'hui que l'Angleterre, cette grande éducatrice désintéressée, a tenu la fidèle pendant dix ans sur les bords du Nil, on peut penser que l'opinion est devenue plus puissante en devenant plus éclairée.

Par malheur, elle ne semble pas être devenue plus anglophile. C'est ce que prouve un intéressant article de M. Wilfrid Blunt dans le dernier numéro de *Nineteenth Century*.

Il est aisé de plaisanter, comme le *Times*, le chevalier errant des nationalités opprimées, qui, après avoir plaidé la cause d'Arabi, s'est fait emprisonner pour l'amour du *home rule* irlandais, et reprend, aujourd'hui, la défense de l'Egypte aux Egyptiens. Son article n'en est pas moins bourré de faits et d'aveux précieux.

On y voit ce que c'est que le système de réclames dont les rapports de lord Cromer et le livre de M. Milner sont les produits authentiques, et pourquoi les fonctionnaires anglais en Egypte semblent tant voir se perpétuer un régime qui leur offre "un travail léger, agréable, patriotique et admirablement payé". On y voit ce que sont les réformes judiciaires de M. Scott, qui, on a "mis la justice sous dessus dessous" et qui "sont presque toutes de la fausse monnaie" de progrès. On y lit l'histoire édifiante de la offse provoquée par les usurpations de lord Cromer, le malaise du colonel Scott, la maladie de Mustapha Fehmi Pacha et le mélange de patriotisme sincère et d'amour du pouvoir qui remplissait l'âme du jeune khédive.

On y voit, également, comme la situation est tendue et dangereuse et à quels périls pourrait bien se heurter, d'ici à peu de temps—à moins, encore, que ce ne soient là des éventualités prévues et escomptées—la politique dictatoriale de lord Cromer.

GONZALES & LAUDUMIEY

Entrepreneurs de pompes funèbres

CHEMIN DU BAYOU 170.

Près Rampart, Téléphone 479.

La maison exécute avec soins et célérité tous les travaux de son ressort qui lui sont confiés : embaumement, etc.

Elle fournit à bref délai des voitures pour visites, promenades, soirées, mariages, etc., etc., ainsi que des taillis noir pour pliques.

A toute h ure, jour ou nuit, on peut par téléphone transmettre des commandes. Les prix de l'établissement sont d'une modicité extrême. 11fev92—1an

GALY.—Décédé mercredi, à 2 1/2 heures P. M., BENRY, fils de John Galy et de Marie Lanabres, à l'âge de 3 mois et 15 jours, natif de la Nouvelle-Orléans. Les amis et connaissances de la famille sont respectueusement invités à assister aux funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, jeudi, 20 avril, à 1 1/2 heure P. M., de la dernière résidence du défunt, rue Lapeyrouse et John ps.

Provident Savings, Trust and Safe Deposit Bank.

Cette institution est temporairement établie sur le devant du bureau de la Firemen's Insurance Company, 49 rue du Camp. Le premier versement de souscription au fonds-capital est maintenant dû, et est payable avant le 1er mai prochain. Heures de bureau de 9 A. M à 3 P. M.

Il est décidé de recevoir des dépôts le 1er mai ou vers cette date.

GEO. W. YOUNG, Calcasieu.

20 avril—11f

Le barque italienne "Vostro Padre", capitaine Drago, de Gênes, commencera son déchargement LENDREDI, le 19 courant, au pied de la rue Montégut. Sans intérêts.

Les consignataires sont priés de s'occuper de la réception de leurs marchandises sur la levée, autrement elles seront emmagasinées à leurs frais et risques. Aucune marchandise ne sera livrée sans un ordre du consignataire, lequel ne sera donné que sur paiement du fret, et aucune réclamation ne sera reconnue à moins d'être faite et constatée sur la levée.

A. RIQUES.

18 av.—2f 67 et 69 rue Decatur.

Bureau de la Compagnie du Chemin de fer de la rue St-Charles—Coin Hotême et Carondelet—Nouvelle-Orléans, 14 avril 1893—A une assemblée régulière du Conseil de Direction de cette Compagnie, tenue ce jour, il a été déclaré un dividende de DEUX POUR CENT, payable aux actionnaires à partir de lundi, 24 avril 1893. Le livre de transfert sera fermé jusqu'au 24 avril 1893.

E. RIVIERE, Secrétaire.

16 av—1f 23

Avis.

Toutes les personnes ayant des réclamations contre feu Bernard Sensé ou sa succession sont invitées par cet avis à les présenter aux soussignés dans les procédures dûes.

DROLLA & AUGUSTIN,
Avocats pour les exécuteurs,
17 rue Carondelet, N. O., Lne.

11 avril—10f

Avis.

Les personnes ayant des réclamations contre feu Bernard Sensé ou sa succession sont invitées par cet avis à les présenter aux soussignés dans les procédures dûes.

DROLLA & AUGUSTIN,
Avocats pour les exécuteurs,
17 rue Carondelet, N. O., Lne.

11 avril—10f

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal. 2me étoile

janvier 92—1 an—mer jeu dim

FRANTZ & OPITZ,

Horlogers et Joailliers

No 17 RUE BOURBON,

Près Canal, à une porte de l'entrée de la maison D. H. Holmes.

1er sept

Compagnie d'Assurances PHŒNIX

DE HARTFORD, CONN.

Successeurs de la

COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.

Capital Complant	$2,000,000 00
Net surplus	1,324,460 81
Actif, valeur réelle	5,876,306 79

Pertes réglées à la Nlle-Orléans, ainsi que le font les Compagnies locales.

JULES TUYES,

Agent-Résident, sera toujours au No 39 rue Carondelet où il recevra ses amis et les anciens clients de la Compagnie d'Assurance de la Nouvelle Orléans. 29 mai—1 an

LA MAISON DE MUSIQUE

La plus ancienne et la meilleure marché de tous les Etats du Sud, et sans contredit

PHILIP WERLEIN,

135 - - RUE DU CANAL, - - 135

Pianos droits tout neufs à $250. Pianos de seconde main à partir de $75.

Prière de visiter le magasin et de s'assurer de la modicité de nos prix avant d'acheter ailleurs 2 avr—1 an, dim, mar, ven

COMPAGNIE D'ASSURANCE

LIVERPOOL AND LONDON AND GLOBE.

Plus de $51,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Toutes les pertes sont payées COMPTANT, sans escompte aussitôt qu'elles sont justifiées.

Pertes payées pour l'incendie de Chicago - - - - $3,238,091
Pertes payées pour l'incendie de Boston - - - - $1,427,290

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nlle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS.

Gustaf R. Westfeldt, L. C. Fallon, Louis E. Moore, C. M. Soria.

HENRY V. OGDEN, Secrétaire Résident. LAWRENCE F. LOW, Assistant Secrétaire
12 nov—92—1 an J. G. PEPPER, Député Secrétaire.

P. E. CARRIÈRE,

THE Photo Co.

ADMINISTRATEUR.

Coin des rues Canal et Bourbon,

NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Vend tous les ARTICLES PHOTOGRAPHIQUES de toutes descriptions

Nouvelles marchandises. Les derniers modèles comme appareils. Prix de New York.

1er mai—2f p s—dim mer

Compagnie d'assurances du Sun Mutual

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Succursale No 68 rue Royale.

Capital payé | $500,000 00
Surplus, 1er janvier 1892 | 1,019,608 22

J. WALLACE JOHNSON, Gérant. CHAS. LAUDUMIEY, CHAS. D. FOUCHER.

19 janv—1 an

SOARDS'

1893—NEW ORLEANS—1893

City Directory

Est maintenant reconnu comme étant le meilleur Directory qui ait jamais été publié dans cette ville. Une aide de la plus grande valeur pour les négociants. Procurez-vous-le immédiatement.

City Directory (Directory de la ville) prix 26 00
Business Directory (brochure) prix 21 00
Mapping de la ville (lithographiée en 2 sections) 50

Il ne reste que quelques exemplaires du Directory de 1892, laissés entre les mains de l'éditeur. A la suite de divers accidents, le superbe Directory de cette année n'a pu être terminé et n'a pas été envoyé par express en par la malle dans toutes les parties des Etats-Unis après réception du prix demandé.

L. SOARDS, Editeur,
5 Commercial Place.

17 fév—

L'ANCIENNE MAISON

— DE —

MUSIQUE

Digne de Confiance

— DE —

L. GRUNEWALD & CO

Limited.

127 de la rue du Canal

Nlle-Orléans, Lne.

Offre à ses clients d'excellents marchés, de tentants *bargains* en fait de Pianos, d'Orgues et d'Instruments de Musique, de toutes sortes.

Prix raisonnables, conditions faciles : cette double circonstance explique le succès de l'établissement. 24 jan—1an

JOURNAUX FRANCAIS

COURRIER DE FRANCE. Echo de Paris, Figaro, Gil Blas, Petit-Journal, Petit Parisien, Lettre aux Parents, Petit Journal, Petit Parisien, Leurre aux enfants, France illustrée, Mode Nationale, Echo d'Orient, Bon Journal, Caricature, Rebipse, Jnal. Amusant, Jal des Voyages, Monde Comique, P. Jnal. p. rire, Scien. Pitrée, etc.

Dépositaires Généraux :

L. DERNIGNY & Cie.
126 W. 25th Street, NEW YORK.

Envois par la Poste dans toute l'Amérique.

DEMANDEZ LA LISTE !

Conditions spéciales aux Marchands

Mme Godin-M.

Robes et Confections

—44 RUE BOURBON.—

Mme GODIN profite du changement de saison pour rappeler aux Dames qu'elle confectionne des toilettes de visites et de réceptions de la dernière élégance parisienne à $10 et plus les toilettes d'été 97.

Mme GODIN est à même de livrer des toilettes en 48 heures très bien faites et entourées de soins les plus consciencieux.

Spécialité de Costumes, Robes Tailleur, et de Toujours. 31 mars—1a—Dim

BASILE BARES

FACTEUR DE PIANOS,

84 Rue Royale, Nlle-Orléans

—SEUL AGENT POUR LES—

PIANOS GAVEAU, DE PARIS

Supérieur à tout ce qui n'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système parfaitement mécanique à lame élastique répétition, sensibles en fer équilibrée pour le maintien de l'accord. Ces pianos ont rétablissement un volume et une pureté de son remarquables.

Accords et réparations. Le pianos sans spécialité. 10mars—

LEON QUEYROUZE & CO

"GROCERS" EN GROS.

—IMPORTATEURS DE—

VINS ET LIQUEURS

—ET MARCHANDS DE—

Produits des campagnes et de l'Ouest

92 RUE TOMÉ-UPITOULAS.

C. LAZARD & Cie

LES ANCIENS ET POPULAIRES.

Marchands de Vêtements Confectionnés

D'ARTICLES DE TOILETTE

ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

1er jan—Dim Mar Ven

Magasin du Bon Marché

61.....RUE ROYALE.....61

F. ADRIEN BRUNET

Joaillier, Bijoutier, Horloger,

MARCHAND DE

Montres, Pendules, Orfèvrerie Lunettes, Jumelles Diamants, Cannes à pommes d'or et d'argent, etc.

Achat et échange de vieil or et argent.

Montres et Bijoux dans nos genres répondu par des ouvriers de première connaissance.

14 déc 92—1a

Dr J. B. PEREZ,

Depuis 25 ans un spécialiste dans le traitement des maladies d'un caractère privé.